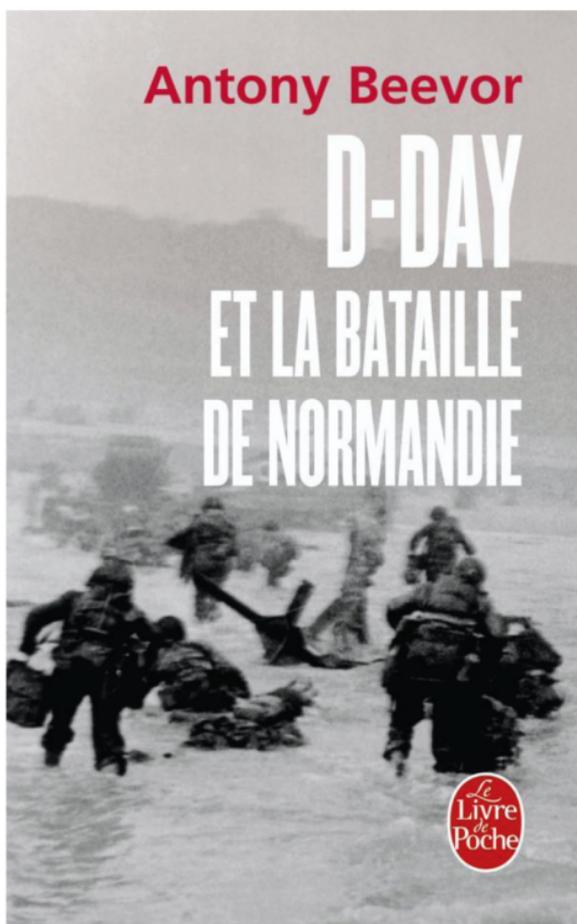


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

D-DAY et la bataille de Normandie

Antony Beevor



Le Livre de Poche remercie les éditions Calmann-Lévy qui ont autorisé la publication de cet extrait.

ANTONY BEEVOR

*D-Day et la bataille
de Normandie*

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN-FRANÇOIS SENÉ,
RAYMOND CLARINARD ET ISABELLE TAUDIÈRE

CALMANN-LÉVY

La décision

Southwick House est une grande demeure de style Régence, à façade de stuc et colonnade. À 8 kilomètres au sud, la base navale de Portsmouth et, au-delà, les mouillages alors encombrés de vaisseaux de toute taille et de tout type – vaisseaux de guerre, navires de transport et barges de débarquement –, amarrés ensemble. Le *D-Day* était fixé au lundi 5 juin, et le chargement avait déjà commencé.

En temps de paix, Southwick House aurait pu servir de cadre à une réception à la Agatha Christie, mais depuis 1940 la Royal Navy y avait établi ses quartiers. Son bois et ses jardins, naguère fort beaux, étaient à présent défigurés par des rangées de baraques préfabriquées, des alignements de tentes et des pistes bitumées. Southwick était tout à la fois le QG de Sir Bertram Ramsay, amiral et commandant en chef de l'opération navale pour l'invasion de l'Europe^a, et le poste de commandement avancé du

a. Les Alliés parlaient d'invasion car, dans leur esprit, la France était un territoire ennemi puisque occupé par l'Allemagne, et que, en tant que tel, il s'agissait bien de l'envahir. Dans la perspective française en revanche, il s'agissait du « débarquement » allié, le terme d'invasion se rapportant exclusivement à l'arrivée massive des troupes d'occupation allemandes en 1940.

SHAEF*^a (Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force), le commandement suprême des forces expéditionnaires alliées. À l'arrière, sur la colline de Ports-down, des batteries antiaériennes étaient positionnées pour défendre le site, ainsi que les quais et les docks en contrebas, contre les raids de la Luftwaffe.

Le sud de l'Angleterre connaissait alors une vague de chaleur et de sécheresse. Le 29 mai, le mercure était monté jusqu'à 38 °C et l'équipe météorologique attachée au quartier général du général Dwight D. Eisenhower commença bientôt à s'inquiéter. Le groupe était dirigé par le docteur James Stagg, un grand Écossais dégingandé, au visage plutôt hâve barré d'une moustache soignée. Stagg, éminent expert civil en météorologie, venait d'être nommé colonel dans la RAF, grade qui lui conférerait l'autorité nécessaire dans un milieu peu habitué à recevoir des ordres d'un civil.

Depuis avril, Eisenhower testait Stagg et son équipe en exigeant pour chaque lundi des bulletins météo à trois jours qui étaient par la suite confrontés à la réalité climatique. Le jeudi 1^{er} juin, veille du jour où les navires de guerre devaient appareiller de Scapa Flow, au large de la pointe nord de l'Écosse, les stations météo annonçaient la formation de fortes dépressions sur l'Atlantique nord. Une mer démontée dans la Manche pouvait submerger les barges de débarquement – et n'aurait de surcroît rien de très agréable pour les soldats entassés à leur bord. On redoutait également un ciel bas et une mauvaise visibilité, car le succès du débarquement dépendait de la capacité des forces aériennes et des marines alliées à détruire les batteries côtières et les positions défensives allemandes. L'embarquement général de la première vague de 130 000 soldats avait commencé et devait s'achever

a. Les termes suivis d'un astérisque renvoient au glossaire établi en fin d'ouvrage. (*N.d.T.*)

dans les deux jours. Stagg était préoccupé par les divergences prévisionnelles des différents services météo britanniques et américains. Ils avaient tous reçu les mêmes rapports des stations météo, mais aucun n'en tirait les mêmes conclusions. Stagg ne pouvait s'en tenir à cela et il se devait d'informer le général de brigade Harold R. Bull, chef adjoint de l'état-major d'Eisenhower, que « la situation [était] complexe et difficile ». « Pour l'amour du ciel, hurla Bull, réglez ça pour demain matin avant la réunion du commandement suprême ! Le général Eisenhower est très inquiet¹. » Stagg retourna à sa baraque pour examiner les tableaux de données et consulter de nouveau les autres services.

Eisenhower avait d'autres raisons d'avoir « le trac à la veille du Jour J² ». Sous ses dehors détendus et son célèbre sourire dont il gratifiait tout un chacun quel que fût son grade, il fumait jusqu'à quatre paquets de Camel par jour.

Ajourner l'invasion comportait de nombreux risques. Les 175 000 soldats des deux premières vagues ne pouvaient pas rester claquemurés par gros temps dans les navires et les barges de débarquement sans perdre leur esprit combatif. Les vaisseaux de guerre et les convois qui s'apprêtaient à longer les côtes britanniques vers la Manche ne pouvaient pas rebrousser chemin plus d'une fois sans se ravitailler en carburant. Un tel va-et-vient donnerait en outre aux avions de reconnaissance allemands d'autant plus de chances de les repérer.

Le secret de l'opération avait toujours été la préoccupation majeure. Une grande partie de la côte sud était couverte de camps militaires étirés en longueur – surnommés les « saucisses » –, où les troupes d'invasion étaient censées être coupées du monde extérieur. Ce qui n'empêchait pas un certain nombre de soldats de se faufiler sous les barbelés pour un dernier verre au pub ou un ultime baiser à leur épouse ou à leur petite amie. À tous

les niveaux, les possibilités de fuites d'informations étaient innombrables. Un général de l'aviation américaine avait été renvoyé dans son pays après avoir indiqué la date de l'opération Overlord lors d'un cocktail au Claridge's. Et l'on commençait désormais à craindre que sur Fleet Street, la rue des grands quotidiens britanniques, l'absence des journalistes appelés pour couvrir l'invasion ne soit remarquée.

L'imminence du Jour J n'était plus un secret pour personne en Grande-Bretagne, et les Allemands étaient également au courant du projet, mais il fallait qu'ils ignorent où et quand exactement le débarquement aurait lieu. Les communications des diplomates étrangers avaient été mises sous embargo depuis le 17 avril et les entrées et sorties du territoire étaient strictement contrôlées. Par bonheur, le service de sécurité britannique avait capturé tous les agents allemands en Grande-Bretagne. La plupart avaient été « retournés » pour transmettre de fausses informations à leurs officiers traitants. Ce système d'intoxication, supervisé par le Comité XX et destiné à déstabiliser l'ennemi en l'abreuvant de rumeurs, était un élément clé du plan Fortitude. Fortitude était la supercherie la plus ambitieuse de l'histoire des conflits armés, un projet encore plus audacieux que la *maskirovka* que préparait alors l'Armée rouge pour dissimuler l'objectif réel de l'opération Bagration, l'offensive d'été de Staline visant à encercler et à écraser le groupe d'armées Centre de la Wehrmacht en Biélorussie.

Le plan Fortitude comportait plusieurs volets. Fortitude Nord, fondé sur des formations bidon relevant d'une « 4^e armée britannique » fictive stationnée en Écosse, était censé préparer une offensive contre la Norvège pour fixer les divisions allemandes opérant dans le pays. Fortitude Sud, l'effort principal, visait à convaincre les Allemands que tout débarquement en Normandie était une diversion de grande envergure pour éloigner les réserves alle-

mandes du Pas-de-Calais. Le véritable débarquement était censé avoir lieu entre Boulogne et l'estuaire de la Somme dans la seconde moitié du mois de juillet. Un « 1^{er} groupe d'armées américain » tout aussi fictif et placé sous les ordres du général George S. Patton, le commandant que les Allemands redoutaient le plus, se flattait de disposer de onze divisions dans le sud-est de l'Angleterre. Avions factices, tanks gonflables, ainsi que 250 fausses barges de débarquement, tout contribuait à renforcer l'illusion. Des formations imaginaires, telle la « 2^e division aéroportée britannique », avaient été créées parallèlement à des divisions réelles. Pour améliorer le leurre, deux faux quartiers généraux de corps d'armée maintenaient également des échanges radio permanents³.

Un des principaux agents doubles qui travaillaient pour le renseignement britannique dans le cadre de Fortitude Sud était un Catalan, Juan Pujol, nom de code « Garbo ». Avec son officier traitant du service de sécurité, il bâtit un réseau de 27 sous-agents complètement fictifs et bombardait la station allemande de renseignement de Madrid d'informations soigneusement préparées à Londres. Quelque 500 messages radio furent ainsi transmis dans les mois qui précédèrent le Jour J. Ils fournissaient des détails qui constituèrent progressivement la mosaïque que le comité d'intoxication assemblait pour convaincre les Allemands que l'offensive principale devait avoir lieu plus tard dans le Pas-de-Calais⁴.

Les services de désinformation imaginèrent également d'autres diversions pour empêcher les Allemands de déplacer vers la Normandie des troupes cantonnées dans d'autres régions de France. Le plan Ironside tendait à laisser croire que, deux semaines après les premiers débarquements, d'autres troupes, venant directement des États-Unis et des Açores, lanceraient une seconde invasion sur la côte ouest de la France. Pour maintenir les Allemands dans le doute et les empêcher de déplacer la

11^e division de panzers des environs de Bordeaux vers le nord et la Normandie, une agente sous contrôle britannique, connue sous le nom de « Bronx », envoya un message codé à son officier traitant allemand au Banco Espirito Santo de Lisbonne : « Envoyez vite cinquante livres. J'en ai besoin pour mon dentiste⁵. » En clair, cela signifiait qu'un débarquement serait effectué dans le golfe de Gascogne vers le 15 juin. La Luftwaffe, craignant manifestement un débarquement en Bretagne, ordonna la destruction immédiate de quatre terrains d'aviation proches de la côte⁶. Une autre diversion, l'opération Copperhead, fut montée à la fin mai lorsqu'un sosie du général Montgomery se rendit en visite à Gibraltar et à Alger pour faire croire à une attaque sur la côte méditerranéenne.

À partir du 22 mai, les cryptologues de Bletchley Park, le QG ultra-secret des services de renseignements britanniques situé à environ 80 kilomètres au nord-ouest de Londres, mirent au point un nouveau système d'interception des signaux ennemis pour l'opération Overlord. Ces experts étaient prêts à déchiffrer n'importe quel élément important dès qu'il tomberait. Les interceptions « Ultra » leur permirent de vérifier le succès de la désinformation du plan Fortitude assurée par les agents chargés de l'intox, Pujol, Dusko Popov (« Tricycle ») et Roman Garby-Czerniawski. Le 22 avril, Bletchley avait décodé un message allemand qui situait le QG de la supposée « 4^e armée » près d'Édimbourg et lui attribuait deux corps constitutifs à Stirling et Dundee. D'autres messages montraient que les Allemands croyaient que la division Lowland s'équipait pour une attaque en Norvège⁷.

En mai, les décryptages Ultra révélèrent que les Allemands avaient effectué un exercice anti-invasion fondé sur l'hypothèse d'un débarquement entre Ostende et Boulogne. Finalement, le 2 juin, les équipes de Bletchley

rendirent leur rapport : « Indices récents suggèrent que l'ennemi considère achevés tous les préparatifs alliés. S'attend à un débarquement initial en Normandie ou en Bretagne suivi d'une action principale dans le Pas-de-Calais⁸. » Visiblement, les Allemands étaient tombés dans le panneau du plan Fortitude.

Tôt le 2 juin, Eisenhower s'installa dans une caravane cachée sous des filets de camouflage dans le parc de Southwick. Il l'appelait sa « roulotte de cirque » et, lorsqu'il n'était pas en conférence ou en visite parmi les troupes, il s'efforçait de s'y détendre en lisant des histoires de cow-boys et en fumant, allongé sur sa couchette⁹. À 10 heures ce vendredi-là, dans la bibliothèque de Southwick House, Stagg communiqua à Eisenhower et aux autres commandants en chef réunis les dernières prévisions météorologiques. Ses collègues ne s'étant toujours pas mis d'accord et les météorologues américains du SHAEF se montrant par trop optimistes, il dut s'en tenir à une déclaration sibylline. Il savait toutefois qu'avant la conférence du soir il devrait se prononcer clairement sur la détérioration des conditions météorologiques prévue pour la fin de la semaine. La décision de maintenir ou de reporter l'opération devait être prise rapidement.

Au cours de la même réunion, Sir Trafford Leigh-Mallory, maréchal de l'air et commandant en chef des forces aériennes britanniques, rappela les grandes lignes du plan pour « établir une ceinture d'itinéraires bombardés à travers les villes et les villages, afin d'empêcher ou de gêner le mouvement des formations ennemies¹⁰ ». Il demanda s'il pouvait passer à l'action, « sachant que l'opération ne manquerait pas d'occasionner des pertes civiles ». Eisenhower donna son accord « par nécessité opérationnelle ». Il fut décidé que des tracts seraient largués pour avertir les Français.

Le sort des civils français n'était qu'une préoccupation parmi bien d'autres. En tant que commandant suprême, Eisenhower devait composer avec les rivalités politiques et personnelles tout en préservant son autorité au sein de l'Alliance. Il était très apprécié du maréchal Alan Brooke, chef d'état-major impérial, et du général Bernard Montgomery, commandant en chef du 21^e groupe d'armées, mais ni l'un ni l'autre ne l'estimaient vraiment comme militaire. « Il ne fait aucun doute qu'Ike est disposé à faire tout son possible pour maintenir les meilleures relations qui soient entre Britanniques et Américains, écrit Brooke dans son journal, mais il est tout aussi clair qu'il n'y connaît rien en stratégie et que, pour ce qui relève de la conduite de la guerre, il n'est pas du tout fait pour le poste de commandant suprême. » Après la guerre, Montgomery, alias « Monty », porta sur Eisenhower l'un de ces jugements laconiques dont il avait le secret : « Un brave gars, mais pas un soldat¹¹. »

Ces opinions étaient très certainement injustes. Eisenhower fit preuve d'un grand discernement sur toutes les décisions clés concernant le débarquement de Normandie et, par ses talents de diplomate, il parvint à assurer la cohésion d'une coalition rétive – ce qui, en soi, était déjà un véritable exploit. Brooke lui-même reconnut par la suite que « le prisme national déforme la perspective stratégique¹² ». Et personne, pas même le général George C. Patton, n'était aussi difficile à manier que Monty, qui traitait son commandant suprême avec bien peu de respect. Lors de leur première rencontre, il avait passé un savon à Eisenhower parce qu'il fumait en sa présence. Eisenhower était un trop grand homme pour s'en formaliser, mais beaucoup de ses subordonnés américains considéraient qu'il aurait dû se montrer plus intransigeant envers les Britanniques.

Malgré ses qualités exceptionnelles de militaire de carrière et de meneur d'hommes, le général Montgomery avait un ego démesuré – qui s'expliquait très certainement par quelque complexe d'infériorité. En février, faisant allusion à son célèbre béret, il avait dit au secrétaire personnel du roi George VI : « Mon couvre-chef vaut trois divisions. Les hommes le voient de loin. Ils disent : "Voilà Monty", et ils sont alors prêts à affronter n'importe qui¹³. » Sa suffisance était presque comique, et les Américains n'étaient pas les seuls à penser qu'il devait surtout sa réputation à l'admiration béate de la presse britannique. « Monty est peut-être bien plus populaire chez les civils que chez les soldats¹⁴ », fit remarquer Basil Liddell Hart.

Par son extraordinaire sens de la mise en scène, Montgomery avait l'art et la manière de regonfler le moral de ses troupes, mais cela ne suffisait pas toujours à les galvaniser. Lorsque, en février, il annonça au Durham Light Infantry qu'il ferait partie de la première vague d'invasion, il souleva un tollé. Le régiment venait de rentrer des combats en Méditerranée et n'avait guère eu de permissions. Ses hommes considéraient que c'était à d'autres divisions qui n'avaient jamais quitté les îles Britanniques d'y aller à leur place. « Allez ! Encore ces bougres du Durham. C'est toujours sur ces bougres du Durham que ça tombe¹⁵ », répliquèrent-ils. Lorsque Montgomery reparti, tous les hommes étaient censés se précipiter sur la route pour l'acclamer, mais personne ne bougea. L'incident suscita parmi les officiers supérieurs un embarras mêlé de colère.

Monty était déterminé à renforcer les divisions inexpérimentées par des soldats chevronnés, mais la plupart de ses vétérans du désert accueillirent cette idée avec beaucoup d'aigreur. Certains se battaient à l'étranger depuis quatre ans et jugeaient que c'était à présent au tour d'autres divisions d'aller au feu, à commencer par celles